

Jacques Vaizy : « L'enfance est notre référence numéro un »

On l'a dit et redit, Jacques Vaizy a grandement contribué à la notoriété du « Progrès ». Depuis quatre décennies, chaque lundi matin, il apporte sa prose tant appréciée des lecteurs.

Et voilà que cette semaine, il nous livre son 2000e billet.

Le Progrès : 2.000 billets et bientôt 41 ans de collaboration avec « Le Progrès ».

Jacques Vaizy : Oui, j'ai tenu la distance. Je trouvais qu'il manquait dans « Le Progrès », le journal dans lequel j'ai appris à lire, un rendez-vous hebdomadaire pour fidéliser les lecteurs. Et lorsque j'ai donné mon premier billet à André Calmels et Lucien Ramond, publié le 6 janvier 1962, je savais que ça ne durerait pas seulement quelques semaines.

Quelques années plus tard, après à mon ami Jeanny Vayssière, « Le Billet » a été égayé par des illustrations. Et depuis ce début d'année 2002, il bénéficie de la couleur.

Aujourd'hui, je peux dire que Dieu a accepté le pari que je m'étais fixé : atteindre les 2.000 billets. Et je vais continuer, car si je n'avais pas « Le Billet », j'avoue que je m'em... que je m'ennuierais.

A quoi compareriez-vous le plaisir de l'écriture ?

La lecture me réjouit, mais j'aime davantage encore écrire. Je suis un maniaque de l'écriture correcte, sans fautes de français. J'apprécie l'harmonie, la musique des phrases.

Ce plaisir-là, pour moi qui suis gourmand, c'est comme un repas bien concocté. Et un billet réussi, c'est un festin !

Avez-vous un lieu de prédilection pour écrire ?

J'ai un bureau, mais c'est un peu comme chez Bouyssou, je ne peux pas y renfermer. Il s'agit en fait d'un bureau d'archives dans lequel s'amoncellent un tas de documentations régionales. Car je découpe et garde dans des classeurs ou des cahiers tout ce qui me semble intéressant sur Saint-Affrique et l'Aveyron. Ce n'est pas toujours bien ordonné, mais j'ai encore Dieu merci assez de mémoire pour m'y retrouver.

Alors, où j'écris ? Sous ma véranda ou sur la table de la cuisine entre 5 h et 8 h du matin. J'écris aussi sous la voûte des cieux, dans mon jardin. Au crépuscule, les soirs d'automne, c'est formidable, ça coule de source.

Et bien sûr, au café. On ne dira jamais assez de bien des bistrotiers. Ce sont des lieux dans lesquels circulent la pensée, le bon sens du peuple. J'y trouve bien souvent une inspiration, en particulier pour les asenados.

Dans bon nombre de vos billets, on perçoit une grande nostalgie du passé. Pour nous faire plaisir, pourriez-vous

citer des choses qui sont mieux aujourd'hui qu'avant ?

J'avoue que tu me plonges dans un abîme de perplexité. Qu'est-ce qui pourrait être mieux qu'avant ? Je pense aux facilités d'aller au-devant des autres rapidement, à la voiture par exemple. La radio est peut-être une bonne invention, mais il ne faut pas en abuser.

Je crois que c'est à peu près tout. En revanche, j'ai une liste de choses qui auraient encore pu attendre plusieurs années et même plusieurs dizaines d'années.

Je pense en particulier à la télé. Quant au téléphone, il aurait fallu apprendre aux gens à s'en servir, car les trois quarts ne savent pas. Le téléphone doit être utilisé pour sauver des gens, appeler au secours quand on est dans la peine, mais on ne doit pas téléphoner pour raconter sa vie.

Mais pour des amis éloignés, c'est tout de même bien pratique ?

Une lettre, c'est tellement mieux. Avoue qu'il est plus agréable de recevoir un courrier plutôt qu'un coup de fil qui te surprend à l'improviste. Je sais bien, je fais ancien temps, mais ce n'est pas par provocation.

J'ai été très marqué par la vie simple que j'ai vécue quand j'étais jeune. Il n'y a rien à faire, l'enfance est notre référence numéro un.

Le progrès (technologique) vous dérange ?

A vrai dire, je n'ai rien contre le progrès. Ce que je déplore, c'est la disparition de la politesse, du savoir-vivre, de la délicatesse.

Je regrette ce temps où il y avait autour de toi des gens qui se seraient fait tuer pour te rendre service. C'est cette fraternité que je ne trouve plus dans la civilisation actuelle. Nous sommes devenus indifférents les uns aux autres et c'est bien dommage.

Autrefois, que passait-il devant ma maison natale, à Vailhaury ? Il passait un troupeau de brebis, la bergère s'arrêtait. On parlait un peu. De ce temps, les brebis laissaient des perles sur la route ; elles broutaient par là quelques herbes, quelques fleurs.

Il passait un paysan avec sa paire de bœufs. Il s'arrêterait. Si le père était là, il l'invitait à boire un coup tiré de la barrique à la cave.

A cette époque, le paysan labourait péniblement avec sa charre de 9 h du matin à 4 h de l'après-midi. Un champ qui nécessitait trois jours de labour



Jacques Vaizy devant sa maison natale située juste à côté de son actuelle demeure à Vailhaury.

est aujourd'hui terminé en une demi-heure. Pourtant, plus personne ne s'arrête. C'est cela que je regrette.

Je sais qu'il faut vivre avec son temps, mais ce temps, c'est nous qui l'avons transformé de cette façon et je n'en suis pas fier.

Vous allez publier un nouveau livre en 2003. Pouvez-vous nous en dire un mot ?

Il s'agit du deuxième tome des « Répapiades ». Le premier ayant eu un succès honorable, j'ai continué. Ce livre, qui paraîtra à la mi-octobre 2003, intéressera



Dans sa bibliothèque, l'écrivain possède une multitude d'ouvrages régionaux.

plus particulièrement les Saint-Affricains.

Comme San Antonio, mon nom apparaîtra en gros sur la couverture et le titre en petit. Les gens savent qu'un livre de Jacques Vaizy ne peut pas être mauvais.

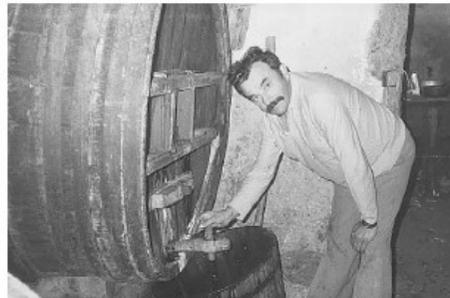
Comme je l'ai déjà dit dans ses colonnes, je ne suis pas modeste et j'estime qu'il ne faut pas l'être.

On doit savoir s'estimer à sa juste valeur et ne surtout pas se mémoriser.

Propos recueillis par Bruno AUFRERE

Retour sur images

Jacques Vaizy a le bec fin. Il aime les bons repas entre amis. D'ailleurs, en nous replongeant dans des photos anciennes ou contemporaines, on le retrouve souvent à table ou en train de manier le flambadou.



Les vendanges et le flambadou ont inspiré à Jacques Vaizy de nombreux billets.



Le 28 octobre 1985, Jacques Vaizy inaugurerait avec Paul Roges, maire de Saint-Affrique, la rue Chantefriboule. C'est lui-même qui avait proposé de nommer cette rue ainsi.

Rappelons que ses livres sont aussi édités sous ce joli nom.



Au restaurant « Le Plô de Moussigny », chez Mme Galant, en compagnie de M. et Mme Jeanny Vayssière et de... Jérôme Rouve.



Chez Michel Bras, avec Maurice Astruc et Jean-Claude Aufrère. Un grand moment !



Jacques Vaizy découvre la couverture du « Toupil de mon pépé » imprimée par Cécile.